

LIVRE CINQUIÈME.

LE SINAÏ.

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'ŒIL SUR LA PÉNINSULE DU SINAÏ.

Les Israélites, après avoir traversé miraculeusement la mer Rouge, se dirigèrent vers la péninsule du Sinaï. Ils y séjournèrent quarante ans. C'est là qu'ils se préparèrent, par la vie dure et pénible du désert, à la conquête de la Terre Promise; mieux encore, c'est là qu'ils reçurent du Seigneur, par les mains de Moïse, la loi qui fit de la postérité d'Abraham le peuple de Dieu. La montagne sur laquelle s'est accompli cet événement, l'un des plus grands qu'enregistre l'histoire, est pour les Hébreux ce qu'est pour les chrétiens le cénacle où le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres, au jour de la Pentecôte, le lieu où pour les uns comme pour les autres leur religion fut définitivement fondée. Aussi le mont Sinaï, où Dieu parla à son serviteur, a-t-il donné son nom à la péninsule tout entière, et tous les ans de pieux pèlerins, que ne peuvent arrêter les difficultés et les dangers du voyage, vont-ils y vénérer le berceau du judaïsme.

Cette région mérite d'être particulièrement étudiée. Depuis Burckhardt, en 1810, des voyageurs européens l'ont fréquemment visitée; elle est demeurée cependant imparfai-

tement connue, presque jusqu'à nos jours, faute d'une exploration méthodique et suffisamment prolongée. Aujourd'hui enfin nous avons sur le Sinai les renseignements qui nous manquaient.

Pendant l'automne de 1868, une expédition scientifique, organisée en Angleterre, partait pour la péninsule. Elle avait à sa tête le major Henri Spencer Palmer, des ingénieurs royaux, et le capitaine, aujourd'hui major C.-W. Wilson. Ses autres membres étaient M. E.-H. Palmer, savant orientaliste, depuis professeur au collège Saint-Jean, à l'Université de Cambridge († 1882)¹; M. Holland, qui avait plusieurs fois déjà visité le pays et devait s'occuper spécialement de la géologie; M. C.-W. Wyatt, zoologiste; le sergent Macdonald, photographe; le caporal Goodwin, chargé de lever les plans; le sergent Brigley et le caporal Malings, dont l'attribution était de dresser la carte des montagnes.

L'expédition passa cinq mois et demi dans la péninsule; elle en étudia les lieux, les habitants, leurs mœurs, et en rapporta trois cents vues photographiques et environ trois mille copies ou estampages d'inscriptions, sans compter les cartes et plans, les échantillons zoologiques, botaniques et géologiques. Les résultats de ses travaux furent publiés en 1872, en cinq volumes, un de texte, trois de photographies, et le cinquième de cartes et de plans². Quelques-uns

¹ E. H. Palmer est mort assassiné en Égypte. Voir W. Besant, *The Life and Achievements of Edward H. Palmer*, in-8°, Londres, 1883.

² *Ordnance Survey of the Peninsula of Sinai*, made by capt. C. W. Wilson and H. S. Palmer, Roy. Engineers, under the direction of col. sir Henri James, R. E. director-general of the Ordnance Survey, 5 in-8°, Londres, 1869-1872. Cf. major C. W. Wilson, *On recent Surveys in Sinai and Palestine*, dans les *Proceedings of the R. geographical Society*, t. xvii, n. 5, p. 326-333; *Journal of the R. geographical Society*, 1873, t. xliii, p. 206-240; Holland, *On Mount Sinai*, dans Wilson, Warren, etc., *Recovery of Jerusalem*, in-8°, Londres, 1870; *Notes on the Map of the Peninsula of Sinai*, dans le *Journal of the*

des savants qui en faisaient partie ont aussi publié des relations particulières¹. Ils ont, les uns et les autres, rendu de grands services à la science sacrée, et nous tâcherons de mettre à profit leurs recherches, en leur empruntant ce qui est propre à éclaircir l'histoire du séjour des Hébreux dans le désert, sans négliger les récits des voyageurs qui les avaient précédés dans la péninsule.

Nous commencerons par décrire le pays; nous parcourrons ensuite les lieux principaux mentionnés par Moïse dans l'Exode, et nous recueillerons enfin les traits de mœurs qui peuvent servir à comprendre le récit sacré.

Le désert du Sinai n'est point, comme on pourrait le croire, une vaste plaine de sable, entrecoupée seulement de quelques collines; c'est, au contraire, une région montagneuse et très accidentée, où le sable qui caractérise les déserts de l'Afrique fait presque totalement défaut: à peine quelques monceaux amassés dans quelques coins de ses rares plaines; partout ailleurs, des montagnes et des pics nus, des vallées, la plupart arides et désolées. Le tout forme un grand triangle, situé entre les deux golfes de la mer Rouge: le golfe de Suez et le golfe d'Akaba. L'aspect général est celui de la stérilité; la végétation est rare: les collines ne sont couvertes ni de terre, ni de verdure; les ouadis ou vallées sont la plupart sans eau; les plaines arides et blanchâtres. Le paysage n'en est pas moins très imposant, grâce aux effets magiques d'une lumière resplendissante.

Royal geographical Society, 1869, t. xxxix, p. 342-346; C. M. Doughty, *Die Sinai-Halbinsel*, dans les *Mittheilungen der geographischen Gesellschaft in Wien*, 1876, p. 268-272.

¹ Nous aurons souvent occasion d'indiquer et de citer leurs écrits, dans les pages qui vont suivre, de même que ceux de la plupart des autres voyageurs au Sinai.

Le ciel est presque toujours sans nuage, l'atmosphère d'une transparence merveilleuse, et quand le soleil brille, il colore les rochers avec une intensité et un éclat qu'il est difficile de voir ailleurs. Le calcaire se revêt de chaudes teintes brunes et rouges; le gneiss se couvre comme d'un manteau vert de myrte, rayé de pourpre, de noir, de rouge sombre; le granit est tantôt rouge, tantôt blanc, gris, brun, rose; le lit des torrents apparaît bruni ou rougissant; le désert, plat, jaunâtre; les couches béantes des terrains créta-cés et tertiaires sont blanches et grises: ces dernières avec des veines rouges, lilas, marron, cramoisi. La verdure, l'eau, la culture, les pics couronnés de neige, les glaciers, manquent au Sinai, comme les villes et leurs monuments, et cependant rien n'est plus beau que ce ciel, de l'azur le plus pur pendant le jour, tout radieux d'étoiles étincelantes pendant la nuit, et que ces masses de rochers abruptes, aux couleurs les plus riches et les plus variées¹.

Quelques-uns de ces rocs se détachent et s'avancent comme des promontoires, quelquefois en groupes, d'autres fois isolés, dans les régions du granit et du gneiss. Ces colosses aux formes fantastiques sont d'ordinaire des basaltes et des grès. Comme aucune végétation ne les cache à la vue et qu'ils ont un aspect plus sombre que les roches plus tendres d'où ils émergent, ils se dessinent sur le paysage nu aussi nettement que les bandes du dos d'un zèbre, formant en certains endroits, pendant plusieurs lieues, de profondes raies rouges ou brunes, noires ou vert d'olive. Tel est l'aspect général du paysage que Moïse et les enfants d'Israël eurent pendant quarante ans sous les yeux.

¹ Ceux qui voudront se faire une idée de l'éclat des couleurs des rochers qui forment les montagnes du Sinai peuvent voir les cartes coloriées de M. A. Stanley, dans *Sinai and Palestine*, 1868, au frontispice, la vue à vol d'oiseau des montagnes de la Palestine et du Sinai; p. 5, la carte de la péninsule du Sinai: p. 42, le mont Sinai.

Quoique le désert du Sinai soit si aride, il y tombe cependant de la pluie en hiver et au printemps. En hiver, la neige couvre de temps en temps le sommet des montagnes. Pendant la nuit, la rosée est parfois très abondante. Entre décembre et mai, il éclate de loin en loin, à l'improviste, de violents orages qui sont la terreur des Bédouins, parce qu'ils donnent naissance, dans les vallées, à des torrents impétueux qui emportent tout sur leur passage. L'eau tombe avec une abondance tropicale sur la cime et sur le versant dénudé des montagnes; elle se précipite au fond des gorges à pente rapide, comme si elle coulait sur un toit d'ardoise, et là écumante et bouillonnante, entraînant tout ce qu'elle rencontre, elle court vers la mer avec une impétuosité toujours croissante. On donne à ces fléaux le nom de *seils*.

« Quand un *seil* arrive, disent les Bédouins, ce n'est pas une rivière, c'est la mer. » Ses ravages ne durent que quelques heures; dès que le ciel s'éclaircit, l'inondation cesse, mais elle laisse souvent après elle les traces de son passage. Dans le grand *seil* du 3 décembre 1867, trente personnes périrent dans les eaux du torrent, c'est-à-dire tout un campement arabe établi à l'entrée d'une petite vallée, sur le flanc septentrional du Djébel Serbal, avec ses troupeaux de brebis et de chèvres, ses chameaux et toutes ses bêtes de somme; l'oasis de Feiran perdit un millier de palmiers et un bois de tamaris de près d'une lieue de long; les puits furent obstrués, les jardins détruits, toute végétation anéantie sur un espace de plusieurs kilomètres.

L'orage avait commencé à cinq heures de l'après-midi; au bout d'un quart d'heure toutes les vallées regorgeaient d'eau, et le torrent, faisant un bruit semblable à celui de cent meules de moulin travaillant ensemble, dit M. Holland, qui en avait été témoin, se précipitait avec fureur, roulant pêle-mêle hommes, animaux, arbres et rochers. A neuf heures et

demie, le ciel était de nouveau serein, et le lendemain matin le lit de l'ouadi était dans son état ordinaire. Les Israélites, pendant leur séjour de quarante ans dans le désert, durent être plus d'une fois témoins de ces effrayants spectacles. Job les a bien décrits quand il a dit :

Si [Dieu] retient les eaux, tout devient aride;
S'il les envoie, elles bouleversent la terre¹.

Les habitants du Sinaï, pour ne pas être victimes des *seils* dont on ne peut prévoir l'arrivée, évitent avec soin de camper au fond d'un ouadi, principalement quand la gorge est étroite.

La température de la péninsule varie naturellement selon l'altitude et la saison, et surtout de la nuit au jour : le thermomètre marque jusqu'à une trentaine de degrés de différence entre le jour et la nuit². Heureusement, l'air est sec et très pur, et permet de supporter les variations d'un pareil climat. Est-ce à cause du froid qu'on éprouve la nuit dans ces régions, que Moïse, dans l'Exode, prescrit de rendre au pauvre son manteau avant le coucher du soleil ? « C'est là, dit-il, sa seule couverture, le vêtement de sa chair, et il n'a pas autre chose pour dormir³. » Pendant la journée, la chaleur est en général tolérable sur les hauteurs, mais elle est excessive dans les plaines et au fond des vallées, où elle brûle la peau du visage et y produit des gerçures, si on ne le garantit pas avec soin, à la façon arabe, avec un *koufijéh*. Le sol devient brûlant et rend la marche très pénible. Aussi Dieu abrita-t-il son peuple, dans le désert, à l'ombre d'une nuée⁴.

¹ Job, xii, 15.

² H. S. Palmer, *Sinai from the fourth Egyptian dynasty to the present day*, in-16, Londres (1878), p. 29.

³ Exod., xxii, 27.

⁴ Exod., xiii, 22.

Malgré la salubrité de l'air, qui, le matin surtout, produit chez l'homme un grand sentiment de bien-être, ces transitions quotidiennes si brusques du froid au chaud sont souvent nuisibles aux indigènes, et causent sans doute les maladies de poitrine et les rhumatismes dont ils ont à souffrir. Dans les basses altitudes, lorsque souffle le *khamsin*, une maladie épidémique, appelée la peste jaune, fait assez fréquemment des ravages.

Le *khamsin*, ce fléau du nord de l'Afrique, se fait sentir dans le désert, au printemps et en été. Nous avons déjà, à propos de la neuvième plaie, parlé du *khamsin* et des effets qu'il produit en Égypte¹. Voici comment les explorateurs du Sinaï décrivent ce vent, tel qu'ils l'ont observé sur place. Il souffle ordinairement du sud ou du sud-est. « Un brouillard lourd, couleur de plomb, quelquefois assez épais pour cacher le soleil, se répand dans le ciel, et l'air se remplit d'une poussière fine et impalpable qui pénètre partout. Dans les parties les plus élevées de la péninsule, un sentiment vague d'abattement et de langueur est le seul effet désagréable du *khamsin*, mais il n'en est pas de même ailleurs : le vent fait rage dans les vallées et dans les plaines, soulevant devant lui des nuages de sable et de gravier brûlant qui écorchent la peau ; ses bouffées sont si chaudes que l'on peut à peine respirer ; elles produisent un tel accablement qu'elles arrêtent l'exercice des facultés physiques et mentales, empêchent la respiration et amènent la fièvre. Si le vent est assez fort pour soulever des particules plus lourdes que la poussière, et devenir ainsi une tempête de sable, ou plus exactement de gravier, le malaise, la souffrance qu'éprouvent hommes et bêtes, ceux-là seuls peuvent le comprendre qui les ont endurés². »

¹ Voir plus haut, p. 341-347.

² H. S. Palmer, *Sinai from the fourth Egyptian dynasty to the present day*, p. 33-34.

Tout le monde sait, par les récits de l'Exode¹, que l'eau est rare dans la péninsule du Sinai. Ça et là seulement quelques fontaines ou quelques puits. Les sources sont néanmoins assez nombreuses dans la région granitique, et spécialement dans le voisinage du Djébel Mouça, là où la Loi fut donnée aux Israélites. Partout où l'eau existe, la végétation l'accompagne; elle produit, quand elle est assez abondante, de riantes et vertes oasis. La plus grande et la plus belle est celle de Feiran, où nous rencontrerons bientôt les Hébreux. Elle s'étend, pendant une heure et demie de marche environ, suivant les sinuosités d'un petit ruisseau, ombragé par un bosquet de palmiers et d'autres arbres qu'entretient sa fraîcheur. Les eaux murmurent doucement, les oiseaux gazouillent dans le feuillage. On a appelé avec raison ce lieu de délices le paradis du Sinai.

Les productions de la péninsule sont peu importantes. Des herbes, la plupart aromatiques, tapissent généralement les vallées et les plaines, et quoiqu'elles soient presque sans suc, elles servent néanmoins de pâture aux chameaux, ainsi qu'aux troupeaux de chèvres et de brebis qu'élèvent les Bédouins. En quelques rares endroits sont cultivés des arbres à fruits et des jardins. Les arbres les plus communs sont le palmier-dattier², l'acacia et le tamaris. Le premier ne croît que dans les lieux humides; le second, appelé *seyal* dans le pays, réussit un peu partout³. Il est armé d'épines terribles; en été, il produit une gomme résineuse, la gomme arabique de la péninsule⁴. Le troisième, le tamaris

¹ Exod., xv, 22; xvii, 4, etc.

² Exod., xv, 27; Num., xxxiii, 9; Lévi., xxiii, 40.

³ Il croît aussi en Provence et produit ces fleurs globuleuses d'un beau jaune si recherchées à Paris pendant l'hiver sous le nom de mimosas.

⁴ J. H. Balfour, *The plants of the Bible, Trees and Shrubs*, in-8°, Londres, 1857, p. 31. Voir aussi notre *Dictionnaire de la Bible*, t. 1, col. 101-104.

ou tarfah (*tamarix mannifera*), produit aussi, de juin à août, une résine médicinale à laquelle on a donné le nom de manne. L'acacia est le *šittim* de l'Exode, c'est-à-dire le bois dont se servit Moïse pour construire le Tabernacle et son ameublement¹.

Quand au *tarfah*, les incrédules de nos jours ont prétendu que c'était ce petit arbuste rabougri, à la forme disgracieuse, aux branches noueuses et contournées, répandu dans presque tout le désert, qui avait fourni la manne dont s'étaient nourris les Hébreux pendant quarante ans. Nous verrons, dans un des chapitres suivants, que cette opinion est tout à fait inacceptable².

Le nombre des habitants actuels du désert du Sinai est de 4,000 hommes environ, non compris les femmes et les enfants, dont les nomades ne tiennent aucun compte dans leur statistique. Il nous est impossible de savoir quel était le chiffre de la population indigène, lorsque Moïse y conduisit son peuple; mais il n'a probablement jamais été beaucoup plus élevé, à cause de la stérilité du pays et de la vie nomade qu'ont toujours menée les tribus bédouines qui campent sous la tente et ont besoin de grands espaces pour paître leurs troupeaux.

Tels sont la physionomie, le climat, les productions du Sinai, où les enfants d'Israël vécurent pendant quarante ans. Maintenant que nous connaissons d'une manière générale le théâtre de leurs pérégrinations, nous allons les y accompagner dans leur marche.

¹ Exod., xxv, 10 et suiv.

² H. S. Palmer, *Sinai*, p. 195. — Voir plus loin, p. 463.